



## Les livres, les revues, etc.

**Cai Chongguo, *J'étais à Tian'anmen*,  
Ed. L'Esprit du Temps, 2009, 96 p., 9,50 euros**

Il s'agit ici de la chronologie des événements du printemps 1989 tels que les a vécus et ressentis Cai Chongguo, alors jeune professeur de philosophie à l'université de Wuhan, la capitale de Hebei située au centre de la Chine.

Tout commence le 15 avril avec la mort brutale, d'une crise cardiaque, de Hu Yaobang qui « *va faire l'effet d'une bombe* ». Qualifié de « réformateur éclairé », il avait initialement la confiance de Deng Xiaoping, véritable numéro 1 du régime, qui l'a promu au poste de secrétaire général du parti communiste avant de le faire limoger en 1987 au lendemain des importantes manifestations étudiantes de la fin de l'année 1986, durement réprimées par l'aile conservatrice du parti alors qu'elles ne remettaient pas en cause son leadership, demandant simplement le respect des libertés formelles inscrites dans la Constitution. Cai indique d'ailleurs qu'« on comptait sur Hu pour reprendre le pouvoir » dans un contexte de crise grandissante en cette année 1989 : « crise financière majeure... inflation considérable... chômage aigu... corruption endémique, et regard tourné vers l'URSS où Gorbatchev était en train de mettre en œuvre la politique de transparence de la Perestroïka ».

Le décor est planté pour la tragédie en cinq actes qui va se dérouler.

Premier acte le 23 avril lors de l'hommage officiel rendu à Hu Yaobang place Tian'anmen par les hiérarques du parti : trois étudiants vont être envoyés en délégation par leurs camarades pour s'y associer. L'image de ces étudiants agenouillés, suppliant sans succès pendant une heure des dirigeants qui se prétendaient « les représentants du peuple » – qu'en réalité ils méprisaient –, diffusée par la télévision dans toute la Chine, va participer à l'éveil des consciences et à la détermination des jeunes Chinois qui ira grandissante au fil des jours. L'agitation gagne la province, et le boycott des cours est lancé le 24. Réaction brutale de Deng : il dénonce un complot fomenté pour renverser le gouvernement. Le 26 avril, l'éditorial du *Quotidien du peuple* traite les étudiants d'« ennemis du parti » et d'« êtres inconscients manipulés par des forces hostiles au régime ». Cai indique que « lors de la lecture de cet éditorial du 26 avril par le secrétaire du département de philosophie, j'ai violemment protesté estimant que si l'on suit ce que propose Deng Xiaoping, ce sera une catastrophe pour la Chine ». À Pékin, c'est la déferlante. Une manifestation spontanée va regrouper des dizaines de milliers d'étudiants qui convergent sur l'immense place Tian'anmen. Tout au

long du parcours la population applaudit massivement le mouvement, incitant les autorités à reculer et à reconnaître que « malgré leurs revendications, les étudiants sont des patriotes ».

Deuxième acte : valse-hésitation du Parti qui ne concrétise pas sa promesse d'instaurer un dialogue. Certains étudiants, plus déterminés que d'autres, décident alors d'entamer une grève de la faim en face de l'entrée de la Cité interdite, siège du pouvoir. 300 le 13 mai, 3 000 les imitent le lendemain. Cette occupation de la place Tian'anmen se fait sous les regards des caméras du monde entier venues pour immortaliser le sommet historique Deng Xiaoping / Gorbatchev destiné à normaliser les relations entre partis frères après trente ans de brouille sino-soviétique. Ce qui devait constituer un point d'orgue pour Deng tourne au fiasco : le jour de l'arrivée de Gorbatchev, le 15 mai, plusieurs dizaines de milliers d'étudiants viennent apporter leur soutien à leurs camarades grévistes et la population suit, à Pékin comme dans les grandes villes de province. Ainsi à Wuhan la ville entière est paralysée par les étudiants qui bloquent le grand pont sur le Yangzi et le siège du gouvernement provincial. Pour Cai, « les 15, 16 et 17 mai furent des journées extraordinaires ». Le 17 mai une véritable marée humaine de plus d'un million de personnes envahit le centre de Pékin. Toutes les couches de la population ont répondu à l'appel des étudiants : ouvriers, employés, journalistes, entrepreneurs privés, fonctionnaires, et même des membres du Parti, dénoncent l'affairisme officiel. La police est étrangement invisible. Deng – dont des banderoles réclament la démission – est

ridiculisé aux yeux de Gorbatchev. Son hôte ne peut même pas se rendre à la réception donnée en son honneur ! Il ne pardonnera pas cette perte de face. Un moment, on pense toutefois que l'aile réformatrice va l'emporter : le 18 mai, le secrétaire général du Parti, Zhao Ziyang, se rend au chevet des étudiants grévistes et qualifie leur mouvement de « patriotique et hautement louable ». Transportés gratuitement par les cheminots, des milliers d'étudiants convergent de toutes les provinces. C'est le grand happening : « On pouvait librement discuter, prendre la parole ; la presse et la télévision en rendaient compte. » Anecdote révélatrice pour Cai : « Pendant ce mois de liberté, dans ma ville natale de Wuhan, comme dans la capitale à Pékin, il n'y eut aucun vol, aucun accident, la vie publique était métamorphosée. »

Mais les « durs » reprennent vite la main, et l'instauration de la loi martiale le 20 mai par le premier ministre Li Peng, début du troisième acte, constitue le tournant des événements. La veille, Cai a quitté Wuhan pour Pékin où il doit rencontrer son éditeur et terminer la préface d'un recueil de ses articles critiques publiés les années précédentes dans diverses revues sur Mao Zedong, la Révolution culturelle et plus généralement l'histoire de la Chine contemporaine. À son arrivée, il se rend directement à Tian'anmen : « C'était extraordinaire. La place était envahie par la population, et les policiers avaient complètement disparu. Certains avaient des gestes de sympathie ou de compréhension envers les manifestants, et le gouvernement ne comptait certainement plus sur eux. Il avait une meilleure confiance en l'armée. » En effet cette dernière va se mettre en position dans

le centre de Pékin mais est stoppée dans sa progression vers Tian'anmen par les millions de poitrines des citoyens qui se sont mobilisés spontanément et soutiennent les revendications étudiantes de démocratisation du régime. D'autres manifestations ont lieu également en province. Le 24 mai, l'armée se retire... provisoirement. Les étudiants croient avoir remporté la partie et cherchent à pousser leur avantage.

Le 29 mai, c'est le quatrième acte avec l'élévation par les étudiants des Beaux-Arts d'une statue géante représentant la Déesse de la démocratie sur la place Tian'anmen face à l'immense portrait de Mao Zedong. Le pouvoir ne peut plus reculer. Le 2 juin la situation recommence à devenir tendue. La population intercepte plusieurs camions et autobus remplis d'armes et de matraques.

Nous sommes en route pour le cinquième et dernier acte, le massacre. « Vision d'apocalypse » pour Cai : « Le 3 juin, en quelques minutes en fin d'après-midi, les chars ont traversé la place Tian'anmen, écrasant tout sur leur passage, hommes et tentes, ne se préoccupant pas de savoir si elles étaient occupées ou non... Le 4 juin, vers 8 heures du matin, me trouvant sur un boulevard qui débouchait sur Tian'anmen j'ai vu, de mes yeux vu, les chars reculer sur les cadavres qu'ils avaient écrasés, une fille avec une robe bleue – je m'en souviendrai toujours – et un garçon vêtu de vert. » Combien de morts ? Des milliers certainement. Et combien de fusillés durant la répression qui s'est ensuivie ?...

En effet, au soir du 4 juin, Cai est de retour à Wuhan, et un meeting est prévu à l'université le 6 pour faire part de la situation malgré les

menaces du secrétaire général provincial du Parti : « Ceux qui organisent ce meeting seront considérés comme des contre-révolutionnaires ! C'est-à-dire comme des criminels politiques. » Malgré ce, plus de 10 000 étudiants se pressent sur la petite place centrale de l'université le jour dit aux cris de « Nous vous vengerons ! » « Li Peng assassin ! » « Deng Xiaoping assassin ! ». Cai intervient mais pour inciter au calme et renvoyer la contestation à des jours meilleurs : « Vous êtes encore jeunes... rentrez chez vous... allez dans vos villes, vos maisons raconter ce que je vous ai dit. Rien ne sert d'affronter la force... rien ne sert pour l'instant mais l'avenir nous appartient. Nous reviendrons, notre jour viendra. »

Et de citer cette nouvelle anecdote étonnante : « Par je ne sais quel moyen, l'ensemble de ce meeting avait été enregistré et diffusé sur une radio anarchiste à Montmartre. Quand je suis arrivé à Paris, quelle ne fut pas ma surprise : beaucoup de monde était au courant du meeting du 6 juin à Wuhan !<sup>1</sup> ».

Cai est sur la liste des personnes les plus recherchées par la police. Le 9 juin il s'enfuit dans la nuit et va bénéficier d'une immense chaîne de solidarité qui va lui permettre de rejoindre Hong Kong le 1<sup>er</sup> juillet. Départ ensuite pour la France où il participe en septembre 1989 à la fondation de la Fédération pour une démocratie en Chine dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne « en présence des représentants de toutes les formations politiques françaises et de la presse internationale. »

1. Voir l'excellent numéro 18/19 d'*Iztok*, revue libertaire sur les pays de l'Est, juin 1990, « Le déclin de la dynastie Deng » par Huang San et Angel Pino.

Vingt ans après, il est toujours en France qu'il a adoptée comme un second pays mais s'il continue le

2. Il est notamment le correspondant du *China Labour Bulletin* basé à Hong Kong, qui se fait l'écho des luttes sociales qui continuent à secouer la Chine, et est animé par Han Dong Fang, principal animateur en mai 1989 à Pékin de l'Union autonome des ouvriers de la capitale ».

combat<sup>2</sup>, la FDC est devenue une coquille vide et une chape de plomb continue à recouvrir les événements de 1989 en Chine devenue maintenant la troisième puissance mondiale. La *real-politik* l'a une fois de plus emporté... pour le moment. Quand notre jour viendra-t-il ?

**Jean-Jacques Gandini**

**Stéphane Haber, Critique de l'antinaturalisme - Études sur Foucault, Butler, Habermas, Paris, PUF, 2005, 264 p., 25 euros**

Si *L'Entraide* de Kropotkine a été oubliée, c'est en partie qu'elle appartient aux grandes tentatives de naturalisation de la société qui ont caractérisé le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle et qui ont servi de repoussoir théorique aux sciences humaines lors de leur constitution au XX<sup>e</sup> siècle. Le livre de Stéphane Haber, spécialiste de l'œuvre de Jürgen Habermas, prend acte d'un récent recul, dans le champ des sciences sociales, de l'antinaturalisme, entendu comme attitude intellectuelle consistant, même lorsqu'elle ne se confond pas avec un constructivisme strict, à traiter la nature comme un ensemble de « naturalisations sociales, c'est-à-dire des processus continus de fabrication de fictions naturelles » (p. 2). Une « renaturalisation » des sciences humaines est en cours, qui se manifeste par la « reconnaissance d'une productivité autonome de la nature » (p. 11) et d'une « continuité constante du naturel et de l'artificiel » (p. 13). Cette renaturalisation (détectable dans la trajectoire du pragmatiste américain Hilary Putnam, dans les développements de l'éthologie

contemporaine ou dans *L'Avenir de la nature humaine* de Jürgen Habermas, mais aussi, pourrait-on ajouter, dans le regain d'intérêt pour *L'Entraide*) est, selon Stéphane Haber, la marque d'une époque qui ne peut plus considérer la nature (en nous et autour de nous) comme un support indifférent, ou comme un outil de légitimation idéologique, mais doit désormais la considérer comme une partenaire avec laquelle établir des relations conscientes et qui possède « pour nous, une certaine dimension d'extériorité, de primauté et d'autonomie » (p. 20).

Cette renaturalisation implique pour Stéphane Haber de procéder à un retour critique sur les œuvres qui, d'une part, interrogent le corps et la sexualité dans une optique constructiviste (Michel Foucault et Judith Butler) et, d'autre part, mènent un questionnement sur les ruines de l'idée de positivité immédiate de la nature (Jürgen Habermas). Dans les deux cas, il s'agit de montrer que, même chez ces auteurs, un antinaturalisme intégral s'avère finalement intenable et doit faire place à une nature porteuse d'exigences autonomes. Ainsi Judith Butler, tout en radicalisant le projet foucauldien après y avoir repéré des restes de vitalisme, n'en finit pas moins par mobiliser « une claire référence à un corps à la fois naturel et

vulnérable [...] comme si le passage par la sexualisation de la politique, qui est aussi une politisation du sexuel, était paradoxalement destiné à nous faire redécouvrir la relation nécessaire qui existe entre la démocratie radicale et une certaine reconnaissance de la nature » (p. 124). S'agissant de Jürgen Habermas, l'antinaturalisme dialectique de la première période (*Connaissance et intérêt*), radicalisé et, en apparence, purifié de ses scories naturalistes dans la *Théorie de l'agir communicationnel*, ne l'empêche pas d'avancer, avec quelque hésitation, des arguments en faveur d'une relation dialogique avec la na-

ture, ce qui lui a permis, depuis, de s'ouvrir à l'écologisme et d'envisager que l'éthique de la discussion dont il est le promoteur trouve dans la nature certains de ses fondements.

Cette réflexion particulièrement stimulante fournit peut-être aussi un cadre, par-delà les deux exemples que choisit Stéphane Haber, pour effectuer un retour critique sur le potentiel critique dont sont encore porteuses les grandes pensées naturalistes d'auteurs comme Kropotkine ou Reclus.

### Jean-Christophe Angaut

**Jean-Marie Pelt, Franck Steffan, *La Raison du plus faible*. Paris, Editions Fayard, 2009, 249 p.**

**Jean-Marie Pelt, Franck Steffan, *La Solidarité : chez les plantes, les animaux, les humains*. Paris, Livre de Poche, 2006, 154 p.**

Dans un style direct et accessible, Jean-Marie Pelt et Franck Steffan s'attaquent à la loi du plus fort. Pour cela, ils proposent un triptyque : un livre sur l'agression (2003), un livre sur la solidarité (2004) et un livre sur les faibles (2009). Nous nous attarderons ici sur les deux derniers car ils traitent d'entraide, et c'est plutôt bienvenu. Dans le premier (2004), les auteurs incitent à redécouvrir l'œuvre de Kropotkine, dénoncent le méchant capitalisme et montrent que la nature est pleine d'entraide (en équilibre entre compétition et coopération). Dans le deuxième (2009), ils montrent que les notions de force et de faiblesse sont une invention humaine et que ce que l'on considère dans la nature comme de la faiblesse n'en est pas une, c'est même souvent un avantage

(la nature c'est l'équilibre entre force et faiblesse). Les livres véhiculent aussi un message politique clair et explicite : à bas le libéralisme économique, l'individualisme et la compétition ! Vive l'écologie, l'entraide... et la religion.

Le principal problème de Jean-Marie Pelt, c'est la religion, source inépuisable de morale selon lui : « J'évoquais pour ma part les grandes figures de l'espérance : l'abbé Pierre, sœur Emmanuelle, le père Ceyrac, mais aussi les belles entreprises comme les Restos du cœur, le Secours populaire et tant d'ONG caritatives dont l'action sur le terrain est admirable. » « Telle est d'ailleurs, depuis plus d'un siècle, la doctrine constante de l'Église catholique qui renvoie dos à dos marxisme et capitalisme, et plaide pour des économies plus respectueuses de la dignité des personnes. » Pelt est admiratif de l'Orient, fidèle aux valeurs religieuses de bienveillance et de solidarité, contrairement à l'Occident mondialisé, compétitif et individualiste qui a oublié les valeurs traditionnelles de christiannisme (2004, p. 118). Dans un chapitre (2009,

*La Force des faibles*), il explique comment la Bible fait l'éloge de la faiblesse et décrit avec admiration les grands religieux non-violents de l'Histoire.

Sa solution pour sauver la nature ? Les sentiments religieux : « avec la protection de la nature, nous sommes entrés dans l'univers des services mutuels gratuits, de l'altruisme et de la compassion. L'homme a pris enfin conscience de son rôle de gardien de la Création ».

En fait, son programme est résumé à la page 225 (2009) : « De la vision darwinienne à la vision humaniste et spiritualiste, on passe de « mangez-vous les uns les autres » (la prédation) à « aidez-vous les uns les autres » (la solidarité), enfin à « aimez-vous les uns les autres » (la compassion). L'humanité s'arrachant à la barbarie des origines irait donc vers l'altruisme. » Bien sûr, la nature redevenant la barbarie au gré des besoins de l'argumentation...

On tombe sur des pépites de naïveté : « l'égalité des sexes et des races

n'est plus discutée dans les grandes démocraties », ou sur un naturalisme idiot : « [La vie] nous fournit [...] d'utiles modèles qui pourraient et devraient inspirer nos propres comportements, les axant toujours davantage vers plus d'entente et de solidarité ».

Pour les solutions, il faudra repasser. Il propose de renforcer l'économie sociale (coopératives, mutuelles, associations, etc.), de faire des « pactes » avec les animaux pour favoriser leur protection, et de développer les valeurs positives de l'homme grâce à la morale religieuse. Même si l'entraide et le rapport faible/fort sont des vraies bonnes idées de ces bouquins, je reste particulièrement irrité par ces lectures moralisatrices et catholiques. A l'heure du pseudo-choc des civilisations qu'on veut nous faire avaler à grands coups de faux-débats sur le voile, agiter son petit missel et sa croix en appelant aux bons sentiments, c'est un signe ostentatoire de connerie.

**Pol Gaucher**

**A contretemps,  
« L'anarchiste et le juif,  
histoire d'une rencontre »,  
n° 35, septembre 2009, 44 p.**

En mai 2000 s'est tenu à Venise un colloque international sur « anarchistes et juifs », un thème qui se justifiait par la présence importante et active, au moins dans le passé, de militants d'origine juive dans le mouvement libertaire, et par leur apport particulier à la pensée anarchiste. Les interventions ont été publiées en Italie l'année suivante. Leur traduction est parue en 2008 aux Editions de l'éclat sous le titre *Juifs et anarchistes ...* qui inverse (pourquoi ?) l'ordre des mots.

Le bulletin de critique bibliographique *A contretemps* a rendu compte favorablement de ce recueil dans son n° 7 (octobre 2002) sous la plume de Freddy Gomez. Et voici que ce même bulletin revient sur le sujet dans son n° 32 (septembre 2009), de manière plus critique ou du moins plus interrogative. Raison de ce retour, les « questionnements » introduits par Pierre Sommermeyer – qui est par ailleurs membre du collectif de *Réfractations* – sur la manière dont sont abordés (ou contournés) dans ce colloque les liens entre anarchisme et judaïsme.

Ses questions portent pour l'essentiel sur les points suivants :

– La méconnaissance des dimensions sociales et politiques de la religion juive, qui permettraient de mieux comprendre les affinités entre messianisme juif et pensée révolutionnaire anarchiste.

– Dans les divergences sur la question du sionisme, les libertaires qui adhèrent à son projet ne relèvent pas la contradiction entre un mouvement nationaliste visant à l'établissement d'un Etat et le refus anarchiste des valeurs patriotiques. De même sont occultés la présence et le sort d'une population arabe vivant déjà en Palestine, même et surtout par ceux qu'enthousiasmait la création des kibboutzim.

– Le mouvement anarchiste n'a toujours pas traité sur le fond la question de l'antisémitisme. En particulier, la spécificité de la Shoah, dans sa dévirante volonté d'éradication définitive d'une « race » et de sa culture, n'a pas encore été comprise et analysée.

Ce numéro d'*A contretemps* comble aussi une lacune du volume publié par les Editions de l'éclat en traduisant le témoignage de cinq participants du colloque qui s'exprimaient sur leur « double identité » d'anarchistes et de juifs.

Sylvain Boulouque, dont la contribution au colloque figure dans *Juifs et anarchistes*, refait en historien un bilan des « Paradoxes anarchistes sur la

question juive ». Ce qu'il met en cause pour sa part, c'est « les difficultés auxquelles sont confrontés les anarchistes lorsqu'ils sont placés face à une problématique nouvelle n'entrant pas dans un cadre idéologique préétabli ». Si on peut lui accorder que ce genre de défaillance se rencontre, on n'en reste pas moins perplexe quand il dénonce, à propos de critiques libertaires d'Israël, « le vieux discours anti-étatique archétypal et normatif de l'anarchisme ». A quoi pourrait bien rimer un anarchisme qui ne serait plus anti-étatique ?

La « revue des livres » prolonge la problématique du numéro : Daniel Colson sur Michael Löwy, autre intervenant du colloque ; Freddy Gomez sur le *Yiddishland révolutionnaire* d'Alain Brossat et Sylvie Klingberg ; Mathias Potok sur Arturo Schwarz, un des témoins de la table ronde sur la double identité.

Retour sur l'histoire encore avec la traduction d'un chapitre sur « l'anarchisme juif aux Etats-Unis » tiré des *Anarchists Portraits* de Paul Avrich (1931-2006).

Un commentaire d'actualité sur le conflit israélo-palestinien, signé *A contretemps*, conclut cette livraison d'une revue qui continue vaillamment de remettre nos pendules à l'heure.

**René Fugler**

**Peter Singer, *Une gauche darwinienne*. Paris, Editions Cassini, 2002, 63 p., 5 euros**

L'objectif de ce petit livre est de participer à la refondation de la gauche. Peter Singer précise qu'être de gauche signifie pour lui être du côté des opprimés et des faibles, pas des

puissants. C'est la force politique qui tend à réduire au maximum la souffrance mondiale. Singer est un enfant de l'utilitarisme de John Stuart Mill et du pragmatisme de William James. Philosophe de l'éthique en poste aux Etats-Unis, il est connu pour ses positions choquantes en faveur de l'antisémitisme, l'infanticide, l'euthanasie et

l'athéisme. Il a été également en faveur d'un revenu maximum annuel états-unien de 30 000 \$, toute somme dépassant ce seuil devant être consacrée à aider les étrangers du monde.

Peter Singer, donc, propose à la vieille gauche d'adopter une vision plus scientifique de la nature humaine afin qu'elle ne s'égaré pas dans des utopies idéalistes, chimériques, inutiles, dangereuses et vouées à l'échec. Les marxistes et les chrétiens ont tort, il faut arrêter de penser que l'homme est perfectible (la théorie de la page blanche). Pour Singer, il y a un socle biologique très profond de la nature humaine qui contribue de manière significative à la structure de nos sociétés. Refuser de voir cela est risquer le désastre, dit-il en montrant du doigt le Goulag de Staline, la Chine de Mao et le Cambodge de Pol Pot. Il faut accepter les limites biologiques de l'homme et laisser la science rendre l'idéologie "réaliste". Par exemple, il n'est pas réaliste de vouloir éliminer des comportements humains universels tels que la jalousie, la hiérarchie sociale, l'égoïsme, la différence entre les femmes et les hommes, etc.

Mais attention, pour Singer, cela ne signifie pas que la hiérarchie est bonne ou désirable, ou même inévitable, mais cela montre que se débarrasser de cette idée ne va pas être aussi facile que les révolutionnaires l'imaginent. La gauche darwinienne n'est pas naturaliste. Au contraire, elle s'appliquerait à mieux connaître l'humain (en particulier ses limites et ses penchants) pour pouvoir mieux gérer des objectifs progressistes... raisonnables. Concrètement, par exemple, il serait impensable de vouloir éliminer le comportement humain de recherche du profit indi-

viduel, il faudrait juste le rendre le profit individuel ... nonprofitable ; favoriser les structures sociales qui génèrent de l'entraide plutôt que de la compétition ; et canaliser la compétition à des fins socialement utiles.

L'idée n'est pas forcément mauvaise. Comprendre notre nature biologique et réfléchir à une gauche pragmatique, après tout pourquoi pas ? Mais il y a des couacs :

1. Encore faut-il que les théories scientifiques qu'on nous propose soient crédibles. Sociobiologie, génétique du comportement et psychologie évolutionniste sont encore loin de faire l'unanimité. Comme l'a déjà souligné Richard Lewontin (célèbre généticien porté à gauche), si la génétique a montré une chose, c'est l'intrication des gènes et de l'environnement (y compris la culture). L'un ne signifie rien sans l'autre, il y a coévolution, cocréation.

2. Singer ignore la diversité des approches de l'étude de la nature humaine (cf. article de Pablo Servigne dans ce numéro). Son éthologie humaine reste assez pauvre.

3. Comme le fait Steven Pinker dans son best-seller *The Blank Slate* (la page blanche), Singer agite un homme de paille marxiste qui refuse obstinément la part biologique de l'homme. C'est un procédé malhonnête mais courant. Mais je ne suis pas sûr que la gauche croie vraiment que l'on puisse éliminer la jalousie de la surface de la terre... Un peu de nuance s'impose donc.

4. Les sociobiologistes partent de l'hypothèse que, si un comportement est universel, il est naturel et, s'il est naturel, il est génétique. Cette hypothèse est un peu faible sur l'argument génétique, et sur ce terrain les sociobiologistes ont vite fait de raconter des belles histoires (*just-so stories*),



c'est-à-dire de confondre la plausibilité d'une hypothèse et sa démonstration.

5. La gauche darwinienne a comme un arrière-goût de renoncement, de lendemain de fête, d'anti-utopie. On demande à la gauche d'être enfin "raisonnable" et de ne pas demander l'impossible. C'est dur ! Singer n'aborde pas le problème de la motivation. Doit-on toujours être rationnel pour faire de la politique ? Doit-on être désabusé ? Scientifique ? Vieux ? Peut-on être irrationnel et scientifique à la fois ? Le changement peut-il venir de la raison ? Bouge-t-on

les masses avec la raison ? Une étude scientifique sur l'irrationnel et la motivation en politique serait la bienvenue...

6. Le livre donne l'impression que la gauche n'a pas compris ce qu'était la science. Je pense au contraire, peut-être à tort, qu'elle l'a bien compris, et que c'est justement pour cela qu'elle s'en méfie.

En bref, avec ce livre, Singer amorce une piste intéressante, mais rate son objectif.

### Pol Gaucher

**Vivien Bouhey, *Les Anarchistes contre la République, contribution à l'histoire des réseaux sous la Troisième République (1880-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, 491 p. 24 euros (de trop).**

En page 4 de couverture, l'éditeur dit que l'auteur s'est intéressé à ce sujet en raison des « questions posées ces dernières années aux historiens et aux journalistes par le développement de mouvements terroristes dans le monde ». Sa méthode fonctionnelle pour l'histoire récente ?

Je connais une revue sous le couvert de laquelle se regroupent aujourd'hui des repris de justice (quelle perversité d'avoir nommé directeur un avocat !), des personnes aux sources de revenus peu claires, des spécialistes de l'internet douteux, des gyrovagues (cherchez dans le dictionnaire), voire des étrangères, à en juger par leurs noms de famille. Le financement de cette revue luxueuse n'est avoué nulle part ; les rédacteurs et leurs invités logent sans payer dans plusieurs capitales du monde, sans

doute pour donner des directives à leurs troupes. Et les articles vantant la propagande par le fait et l'action directe ne se comptent plus.

C'est ce genre de « méthode » qui a donné à Vivien Bouhey un titre de docteur en histoire à Paris-Nanterre et qui lui permet d'affirmer que les anarchistes sous la Troisième République étaient constitués en réseaux, avec des chefs qui tiraient les ficelles depuis Londres, Paris et Genève.

Que l'auteur n'ait aucune empathie pour les anarchistes, libre à lui. Mais qu'il ne sache pas faire une lecture critique des textes est moins admissible. Informations provenant de mouchards ou d'indicateurs, interrogatoires d'inculpés, lettres saisies, voire rapports de synthèse des autorités, il donne à tout ce matériau la même valeur, la même vérité, comme si cela constituait un ensemble permettant de démontrer l'existence d'une association de malfaiteurs au niveau international.

On comprend que l'ouvrage soit apprécié sur la Toile, sur des sites comme amis-de-la-police ou CriminoCorpus ; ne lui manque que le dédicat site consacré à la guillotine.

Il est notoire qu'il y eut des anarchistes cambrieurs à cette époque comme à d'autres – et qu'il était aisé pour la police de qualifier d' « anarchiste » le premier marginal venu, les produits des vols pouvant servir à la survie ou à la solidarité. On sait toutefois depuis longtemps que les inculpés mentent ou déforment les faits ; que les indicateurs en rajoutent ; qu'il suffit d'être signalé deux fois à la police ou à la justice pour devenir un « anarchiste particulièrement dange-

reux », dans les catégories de ces dernières. Qui ne devraient pas être celles de l'historien.

### Marianne Enckell

On trouve en ligne des comptes rendus plus sérieux de cette histrionerie : <http://www.laviedesidees.fr/Ni-Dieu-ni-maitre-ni-organisation.html> (Romain Ducoulombier) ou <http://mouvement-social.univ-paris1.fr/document.php?id=1488> (moi-même).

### Naomi Klein, *La Stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre*, Leméac-Actes Sud, Paris, 2008, 668 p.

En tête des best-sellers aux États-Unis. Traduit en trente-deux langues. L'ouvrage tellurique de Naomi Klein témoigne à la fois des horreurs discrètes commises par les appareils de pouvoir, de l'importance du mouvement altermondialiste et de la stagnation des idées politiques.

Naomi Klein vient d'une famille qui, aux États-Unis, a souffert pour ses opinions : son grand-père a été renvoyé par Disney en 1941 pour avoir tenté de créer un syndicat, et son père a dû s'enfuir au Canada pour ne pas faire son service militaire au Vietnam.

Journaliste canadienne, son premier succès, *No Logo*, a conduit la presse à en faire une icône du mouvement altermondialiste<sup>1</sup>. En effet, elle n'a pas son égal pour dénicher les histoires saisissantes, et le détail de ses

descriptions donne froid dans le dos. L'information minutieuse qu'elle a donnée sur le traitement cruel des ouvriers et ouvrières du tiers monde a eu un impact considérable sur l'opinion. Depuis, les multinationales américaines ne ciblent plus aujourd'hui leur publicité sur leurs produits commerciaux mais sur leur souci écologique et leur sens des responsabilités envers la société d'accueil.

*No Logo* critique aussi la volonté de faire argent de tout. Car sa cible n'est pas le capitalisme, sinon son ouvrage aurait sans doute été boycotté comme tant d'autres. Elle prône une version keynésienne, mâtinée par un certain contrôle de l'État. Il faut garder cela à l'esprit durant la lecture passionnante de l'histoire internationale à laquelle elle nous convie.

*La Stratégie du choc* revisite le panorama des trente dernières années. Elle passe ainsi en revue le Chili de Pinochet (chap. 2 et 3), la Grande-Bretagne (chap. 6), la Bolivie (chap. 7), la Chine et la Pologne (chap. 9), l'Afrique du Sud (chap. 10), l'Asie (chap. 13). Les États-Unis sont traités à travers l'ensemble de l'ouvrage, avec une place spéciale pour La Nouvelle-Orléans après l'ouragan Katrina (chap. 20) et surtout l'Iraq (chap. 16 à

1. On sait que ce sont les médias qui désignent aux peuples leurs meneurs : Jerry Rubin, Abbie Hoffman, Betty Friedan, jadis aux États-Unis, comme en France Cohn-Bendit, Geismar ou Brice Lalonde.

18). Ce parcours aboutit à changer le regard sur ces événements.

Revoyons le contexte. La droite nous a seriné que la liberté du marché et la démocratie vont la main dans la main. Que tout ce qui se passait derrière le rideau de fer était la faute de Marx. Et, ici ou là, aux États-Unis surtout, les universitaires qui ont affirmé leur sympathie pour le communisme ont été dénoncés et marginalisés.

C'est un peu l'inverse qui se produit ici. Naomi Klein attribue à Milton Friedman une responsabilité qui, sans aucun doute, le dépasse. Elle s'en prend à des économistes de renom, qu'elle rend responsables de la régulation, au néo-conservatisme et plus généralement à ce qu'elle nomme « le capitalisme de catastrophe ». Ces citations et les exemples qu'elle donne sont impressionnants.

Néanmoins, les liens qu'elle s'efforce de tisser entre le lavage des cerveaux, financé par la CIA à l'université McGuire au Canada, et la thérapie de choc utilisée pour transformer les catastrophes en opportunité capitaliste me semblent peu probants. Elle n'explique pas non plus pourquoi des nations démocratiques ont voté pour la dérégulation. Et l'on peut reprocher à l'auteure d'avoir méconnu des informations qui ne vont pas dans le sens de sa thèse. Il faut discuter point par point chacun des faits et surtout les conclusions qu'on en tire. Par exemple, Pinochet ne se lança pas tout de go dans une économie libérale : il confia celle-ci à des militaires plutôt corporatistes et opposés à ces idées.

La réponse capitaliste est sans doute moins unifiée et rationnelle que l'auteur ne la présente. Son énorme argumentation est inévitable, car elle met au jour des faits peu connus et

présente une thèse à contre-courant de l'opinion dominante. Mais elle s'explique aussi par une vision hiérarchique de la société : l'auteure cherche à différencier les bons et les mauvais mécanismes de l'économie capitaliste. Elle refuse d'admettre qu'il est dans la logique du pouvoir de vampiriser toutes les ressources existantes, à chaque occasion, pour que le peuple soit en position de quémanteur. Et que cette glotonnerie insatiable n'a rien à foutre des pauvres. Il est clair aussi que bon nombre de chefs d'État, démocratiquement élus ou non, ne sont que des voyous, avec l'exception de George W. Bush Jr qui, lui, est une canaille.

Le livre témoigne ainsi d'un certain courant altermondialiste qui propose, dans le fond, le traditionnel socialisme d'État. Il ne sort pas de la « tyrannie du statu quo » que dénonçait justement Friedman, qui désignait ainsi le triangle des politiciens, des bureaucrates et des groupes d'intérêt. Mais l'ouvrage mérite d'être lu, parce qu'il a le mérite important d'orienter l'attention sur l'exploitation capitaliste des catastrophes, leurs arguments économiques et les logiques d'intérêt.

Naomi Klein est remarquable, tant par la simplicité de son style que par la richesse de son information. Elle vise les économistes dits « libéraux » sur leur point le plus faible ; ils pensent l'économie hors du monde social. Enfin, et ceci concerne les mouvements alternatifs, elle ouvre le débat sur la gestion des catastrophes. Que le fameux bogu de l'an 2000 semble aujourd'hui ridicule en comparaison des tragédies et des cataclysmes qui l'ont suivi !

**Ronald Creagh**

**À contretemps,  
D'une Espagne rouge et noire.  
Saint-Georges-d'Oléron,  
Les Éditions libertaires, 2009,  
235 p., 15 euros**

Réfractations 23

176

Il y a trente ans, peu après la mort de Franco, Freddy Gomez s'était entretenu avec plusieurs participants illustres à la révolution espagnole, tous décédés depuis lors. Le bulletin *A contretemps* a publié ces entretiens équipés d'introductions et de notes, et c'est cet ensemble qui paraît aujourd'hui dans une nouvelle collection des Éditions libertaires. La vie mouvementée de Diego Abad de Santillán, entre l'Espagne, l'Argentine et l'Allemagne ; les écoles fondées par Felix Carrasquer (et les commentateurs, un peu laissés dans l'ombre ici, de sa compagne Matilde Escuder) ; « l'énigme » Juan García Oliver ; l'itinéraire militant et intellectuel de José Peirats apportent des éléments importants à la connaissance de l'anarchisme espagnol, font entendre des voix de protagonistes dont la mémoire était alors vive et le cœur bien en place.

Dans sa sobriété, le livre ressemble au bulletin qui lui a donné naissance : belle facture, correction soignée (hormis le fidèle Ugo Fedeli, qui se voit attribuer un double l malencontreux), index précis, illustrations parfois cocasses, grande sobriété de l'ensemble, sorti des presses de la coopérative Imprimerie 34 de Toulouse avec la patte de l'ami David Doillon pour la mise en page. Belle ouvrage, dit un autre réfractaire qui s'y connaît.

Les hommes avec lesquels Freddy Gomez s'est entretenu ont des doutes, des contradictions, parfois des regrets ; fiers de ce qu'ils ont accompli,

ils ont peu d'amertume. La forme de l'entretien permet des aveux, des révisions, peut-être des embellissements ou de légers arrangements avec l'Histoire. Les questions sont posées de manière compétente et neutre, jamais une expression ou une interprétation n'est reprise ni contestée, hormis par quelques notes discrètes qui se bornent à dater quelques événements. C'est une bonne chose, dans l'avalanche d'études et d'articles prenant parti, expliquant à leur manière, décidant des vérités bonnes à dire.

Qu'on ne s'y trompe donc pas : c'est à un recueil de sources que l'on a affaire ici, difficile d'accès pour qui n'est pas familier des personnages, des événements, de la chronologie. J'aurais voulu par exemple plus de notes sur les militants que croise Abad de Santillán : rédacteur au quotidien *La Protesta* à Buenos Aires en 1920, comment se fait-il qu'il partage sa chambre avec Enrico Arrigoni, anarchiste individualiste italien qui a déjà bourlingué dans les deux mondes et dans quelques révolutions (Paul Avrich a publié un passionnant entretien avec lui, sous son pseudonyme de Brand, dans *Anarchist Voices*) ? Quelques informations supplémentaires sur les innombrables périodiques cités, qui sont autant de signes de la diffusion incroyable de l'anarchisme espagnol. Quelques croisements, encore, entre les personnages. Mais c'est à d'autres de poursuivre ce travail. Merci à Freddy Gomez et à Monica Gruszka d'avoir patiemment déroulé, transcrit et traduit de vieilles bobines et de faire revivre ainsi de belles bobines d'anars.

**Marianne Enckell**